

passé seront mis en valeur dans des salles consacrées à chacun des styles Renaissance, Louis XIV, Louis XV, etc... cependant qu'un appartement moderne montrera les créations de nos décorateurs actuels. On peut prédire sans crainte de se tromper que ce premier étage du palais de la France sera le rendez-vous le plus couru, pour la raison supplémentaire que l'étonnante gamme des vins français...

(Ah? Vous aviez cru que c'était à cause des livres?)

...les magnifiques, les spirituels, les subtils, les chaleureux, recevront l'hommage des connaisseurs. Et le bar même où seront dégustés nos crus satisfera l'un des besoins de la mentalité américaine; avec ses quarante mètres de longueur, il sera positivement *the greatest in the world*. Qui, après cela, pourra prétendre que les Français voient petit?

Personne qui le prétende. Les Français ne voient pas plus petit qu'ils ne voient grand. Ils voient moyen, étant fils du pays de la mesure : de la mesure avant toute chose, et c'est bien mieux que de préférer les impairs.

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

Opéra : reprise d'*Aïda*. — Théâtre du Châtelet : première représentation de *Le Coffre-fort vivant*. — Concerts divers.

Coïncidence? peut-être, mais qui est aussi un geste élégant : l'Opéra a donné avec un solennel éclat la reprise d'*Aïda* au moment où la presse d'outre-monts régalaît la France d'une musique que le vieux Verdi n'eût probablement point aimée. Après tout, les applaudissements qui ont salué l'ouvrage du maître n'ont peut-être pas été agréables à ses compatriotes. Ils ont pu imaginer que les Français voulaient annexer Verdi... *L'Illustrazione Italiana*, parce que j'avais dit un jour, et fort ingénument, que Verdi pourrait être revendiqué par la France, étant né le 9 octobre 1813 à Roncole, duché de Parme, alors que depuis 1807 le duché, incorporé à l'Empire Français, portait le nom de « Département du Taro », a fait suivre la traduction de cette phrase innocente (une vérité historique peut-elle n'être point innocente?) de ces mots aimables : « Com'era grande Petrolini quando diceva : Più cretini di così si muore! » Je risque aujourd'hui la mort, mais j'ajoute que si l'auteur très courtois de ce commentaire avait été plus honnête, il aurait lu « plus avant », et à la pre-

mière phrase, il eût ajouté la seconde qui, précisant ma pensée, montrait bien qu'elle n'était qu'une boutade :

L'acte de naissance de Verdi fut rédigé en français. Il est vrai que le futur auteur de *la Traviata* n'était pas encore hors des langes que l'Empire français s'écroulait et que Roncole redevenait parmesane, le duché étant restauré sous la souveraineté de l'ex-Impératrice Marie-Louise.

Laissons donc Verdi aux Italiens (pourquoi n'en ferait-on pas « monnaie d'échange » pour ce fameux règlement méditerranéen?). Et revenons à la musique. La reprise d'*Aïda* fut très honorable. L'interprétation, avec Mlle Germaine Hœrner dont la voix magnifique fait merveille dans le rôle principal; avec MM. Luccioni, Pernet et Beckmans, est bonne. L'orchestre, conduit par M. Fourestier, montre beaucoup de vaillance et une précision très louable. Les décors de M. Souverbie sont éclatants et poétiques tour à tour. Cependant l'effort consciencieux accompli par tous ne donne peut-être pas tout ce qu'on en pouvait attendre.

Ce qui fait la valeur d'un artiste, c'est d'être lui-même honnêtement, c'est de réaliser l'œuvre où il exprimera son tempérament, et cette conscience est la condition essentielle de l'art. Bizet a dit sur Verdi précisément des choses fort justes, et qui furent oubliées au temps où la mode commandait de mépriser le maître italien :

Ne demandons pas à un grand artiste les qualités qui lui manquent, mais sachons profiter de celles qu'il possède. Quand un tempérament passionné, brutal même, dote l'art d'une œuvre vivante et forte, pétrie d'or, de boue, de fiel et de sang, n'allons pas lui dire froidement : Mais, Monsieur! cela manque de goût! Cela n'est pas distingué! — Est-ce que Michel-Ange, Homère, Dante et Shakespeare, Beethoven, Cervantès et Rabelais sont distingués?

Bizet avait quelque mérite à écrire cela, dans la *Revue Nationale*, en un temps où le règne despotique de Wagner nous rendait pareils à Ulysse emplissant de cire ses oreilles pour ne pas écouter le chant des sirènes tyrrhéniennes. Et vint le vérisme, et ce fut une autre crainte qui détourna de Verdi les « gens de goût ». Il est difficile de comprendre comme le monde est divers. La vérité, pour nue qu'elle soit, prend plus d'un aspect quand elle se révèle aux humains.

Aujourd'hui nous sommes sans doute aussi injustes qu'on le fut il y a trente ou quarante ans. Mais comme la page est tournée et que le recul nous permet un jugement moins partial, nous apercevons mieux ce qui fait la grandeur d'un Verdi, et nous n'éprouvons nulle gêne à lui faire place auprès de Wagner, — comme nous accueillons Ingres auprès de Delacroix.

Verdi reste une belle figure. Non seulement par la pureté d'une conviction, par l'ardeur d'une foi jamais abattue, mais encore par ce désir de renouvellement qui, la vieillesse venue, lui fit écrire *Othello* et *Falstaff*, ces chefs-d'œuvre. Du Verdi ancien, *Aïda* (qui est cependant de 1871, alors que le compositeur avait débuté en 1839 avec *Oberto*) n'est peut-être pas l'ouvrage le plus significatif. *Rigoletto*, le *Trouvère* et surtout la *Force du Destin* contiennent des pages plus convaincantes à mon avis. Le finale du deuxième acte de la *Force du Destin*, avec la voix de soprano s'élevant sur le chœur pour invoquer la *Vergine degli Angeli...* est une de ces trouvailles où s'affirme un génie prédestiné. *Aïda*, malgré la scène du Nil qui est fort belle, malgré le retour de Rhadamès qui est éclatant, n'a point cette beauté naturelle. Mais on y sent la griffe du maître et cela suffit pour assurer à l'ouvrage une place parmi les chefs-d'œuvre.

## §

Le Châtelet a donné la première représentation du **Coffre-fort vivant**, opérette à grand spectacle de MM. George Beer et Louis Verneuil, d'après le roman de M. Frédéric Nauzens. Le coffre-fort, c'est en la circonstance l'appendice iléocoecal du joyeux Bach, lequel étant garçon chez un antiquaire, a négligemment avalé un diamant d'une valeur de quelques millions. Fuite, poursuites, amours sous tous les cieux, épisodes ingénieux et péripéties un peu trop attendues, on devine comme tout cela, trituré selon les formules d'usage, produit une série de tableaux variés à souhait. De tels ouvrages valent surtout par la mise en scène. A ce point de vue (c'est bien le mot juste), nous sommes royalement servis. Quelques scènes dépassent tout ce qui avait jamais été fait sur un théâtre. Et l'emploi de la « lumière noire » donne au ballet

du deuxième acte un caractère fantastique étonnant. Quant à la musique de MM. Joseph Szule et Jean Sautreuil — bien défendue par M. Diot — elle est très supérieure à celle dont on assaisonne habituellement les spectacles de ce genre. Et il y a, auprès de Bach, Roger Bourdin, il y a Denise Gaudard, Monette Dinay, il y a les danses de Gué, de Jacques Nile, de Miss Baron, d'Ulysse Bolle; il y a un corps de ballet excellent. Et cette troupe vaillante mènera certainement l'opérette jusqu'au prochain Noël — époque fatidique du renouvellement de l'affiche.

## §

J'arrive bien tard pour dire le très grand succès du Concert de la **Société d'Etudes Mozartiennes**, qui, fidèle à ses traditions, a révélé au public français des ouvrages dont — Dieu sait pourquoi — nous ne connaissions ni la *Sérénade* (K. 204), de 1775, avec un délicieux andante dans le petit Concerto de violon qui y est intercalé; ni le *Concerto pour Cor* (K. 412), que Mozart écrivit pour son compatriote le marchand de fromages Leutgeb, féru de cet instrument; ni, enfin, la *Petite cantate allemande* (K. 619), composée en pleine détresse par Mozart qui allait mourir si peu de temps après. Les vers du hambourgeois Ziegemhagen ont plus d'emphase prétentieuse que de grandeur; mais si lourds qu'ils soient, comme la musique les élève! Quelle grandeur et quelle simplicité! C'est, en raccourci, le miracle de *La Flûte enchantée*. Un autre miracle — mais nous finissons par le trouver naturel, puisqu'on le renouvelle trois ou quatre fois l'an, c'est la perfection, le fini des exécutions que nous devons à M. Félix Raugel, et c'est l'atmosphère si parfaitement mozartienne (je ne trouve pas d'autres mots pour définir ce que nous éprouvons) dont Mme Octave Homberg sait entourer ces concerts.

## §

**M. Jacques Thibaud** a voulu fêter le quarantième anniversaire de ses débuts aux Concerts Colonne, et pour cela, après avoir joué le *Concerto en la majeur* de Mozart, il est venu reprendre sa place d'autrefois au pupitre de premier violon

solo de l'orchestre, et il a interprété sa partie dans le Prélude du *Déluge*, de Saint-Saëns. Il y eut dans ce geste tant de cordiale simplicité, et puis le *Concerto* de Mozart aussi bien que le *Déluge* furent interprétés avec tant de chaleur, que l'on eût dit une offrande. Et c'en était une, en vérité, qui ramenait l'illustre virtuose parmi les musiciens d'un orchestre auquel il dut ses premiers succès. Colonne et Pierné ont disparu, et tant d'autres parmi ceux qui furent les camarades de Jacques Thibaud! Un orchestre, comme toutes choses humaines qui durent, se renouvelle; mais l'esprit demeure qui vivifie cette troupe. Et le public, en faisant une longue ovation à M. Jacques Thibaud, voulut associer M. Paul Paray à ce triomphe.

## §

M. Franz André est venu diriger l'Orchestre National et donner avec son compatriote M. René Tellier, un concert en tous points remarquable. M. Franz André nous est connu depuis longtemps, non seulement parce qu'il est un chef d'orchestre de très haut rang, et l'un des plus réputés de l'Europe entière, mais encore parce qu'il a voué une grande part de son activité à la défense et illustration de la musique française. Tous ceux d'entre nous qui ont quelque curiosité de ce qui se passe au delà de notre frontière, tous ceux qui écoutent les postes radiophoniques belges, savent ce que nous devons à M. Franz André, louent l'intelligence et le soin qu'il met à faire connaître les ouvrages de nos compositeurs, à les appuyer de son autorité, à les servir de son expérience. Mais fussions-nous ingrats au point d'oublier ces éminentes marques d'amitié, que nous devrions encore savoir gré à M. Franz André de nous avoir donné un concert rivalisant avec celui qu'il dirigea pendant l'Exposition. Auprès de la *Deuxième Suite de Bacchus et Ariane*, d'Albert Roussel, nous eûmes des exécutions supérieures d'ouvrages anciens, les *Pièces pour orchestre et orgue*, de Lulli, le *Concerto grosso* pour orchestre et orgue de Haendel, puis des ouvrages modernes : les charmantes *Petites Pièces* de l'Espagnol Oscar Espla, et deux œuvres de compositeurs belges, le *Triptyque Symphonique* de M. Marcel Poot (allegro, lied et finale), d'un humour charmant, et aussi d'une exubérance toute flamande; le *Concerto*

pour *Orgue et Orchestre* de M. Michel Brusselmans, dont les trois parties se développent selon le plan d'une symphonie classique, et qui est rempli de trouvailles originales (*l'adagio* est remarquable). M. René Tellier nous a montré les rares qualités d'un organiste digne de représenter une tradition qui, par Lemmens, se rattache directement au grand Jean-Sébastien Bach.

RENÉ DUMESNIL.

### LA MUSIQUE DES DISQUES

**Prélude.** — Quatre ans ont passé depuis que j'ai plaidé ici pour la musique du solitaire (1). J'avais élevé la voix par passion et par gratitude, parce que cette musique avait été pour moi, longtemps, la seule musique, et qu'ayant découvert toutes les raisons de l'aimer, je ne pouvais la voir souffrir l'ignorance et l'injustice. De ce plaidoyer, je n'attendais guère autre chose qu'une satisfaction intime. Aussi ai-je été surpris et touché de l'entendre retentir loin et longtemps, éveiller de multiples échos qui ne se sont pas encore tus. Il y a peu de jours, c'était une lettre d'Allemagne. Après quatre ans!

Il y a là matière à réflexions générales et particulières. Quand on a la pratique de la presse quotidienne où rien ne s'écrit, le plus souvent, qui le lendemain ne soit oublié, on est enclin à faire des réserves sur les vertus, non pas même d'enseignement, mais de renseignement dont on a coutume de l'honorer. Vaut-il mieux s'adresser à dix personnes attentives, ou à mille, distraites et pressées? — Un seul numéro d'une revue comme le *Mercury* n'est pas refroidi en quelques heures, ni en quelques semaines, et peut faire son chemin dans le temps, toutes proportions gardées, comme un livre.

En ce qui touche à notre sujet, des réactions telles que celles-ci, à ce point nombreuses et sensibles, mettent en lumière l'étendue et la qualité de l'intérêt qu'il suscite. Que les lecteurs du *Mercury* qui appartiennent aux catégories intellectuelles les plus diverses (et à toutes les parties du monde) et qui constituent le public le plus éclairé et le plus fervent,

(1) Plaidoyer sentimental pour la Musique du Solitaire. *Mercury*, 1<sup>er</sup> janvier 1935.